

LE CENOTAPHE : HISTORIQUE DU LIEU

Le cénotaphe a trouvé sa place dans un réduit de batterie de côte, souvent appelé «fortin»situé à proximité de la stèle.

Ce réduit de batterie de côte fait partie d'un ensemble plus vaste, la batterie de côte proprement dite, avec ses plates-formes, ses talus et ses pièces d'artillerie. Si les sources anciennes sont peu nombreuses, nous savons toutefois que la Pointe de Saint Mathieu est présente dans l'histoire maritime de l'Europe depuis deux millénaires. Hubert Michéa dans les Actes du Colloque «Saint Mathieu de Fine Terre», insiste sur le caractère remarquable d'un certain nombre de sites de la façade maritime ouest de l'Europe tels les caps de Gibraltar (Calpé), de Saint Vincent (Portugal), ou de la Corogne. Parmi eux, il faut bien sûr compter la Pointe Saint Mathieu.

Les enjeux auxquels est confronté le site sont en effet considérables et leur étendue géographique dépasse de loin la seule voie des raz. C'est l'ensemble du trafic entre les différents pays de l'Europe du nord et du sud, qui est concerné par le «passage». La nécessité de l'emprunter jusqu'à l'apparition des premières cartes de navigation, les portulans, au XIV^{ème} siècle, amène Hubert Michéa à le comparer à notre actuel canal de Suez : passage obligatoire, il deviendra un point stratégique cristallisant les désirs de conquête et de contrôle, et connaîtra de nombreux conflits.

C'est ainsi que la Pointe Saint Mathieu fut spectatrice, et souvent victime, des conséquences terrestres d'engagements maritimes. Elle dut subir de nombreux raids, anglais ou bayonnais. Ces expéditions visèrent parfois les richesses de l'abbaye, tel en 1294 ou en 1558. L'histoire du monastère est ponctuée d'opérations d'amélioration des fortifications. Mais le cap de Penn Ar Bed est également inclus dans un dispositif militaire plus vaste, où Le Conquet mais surtout Brest sont présents, Brest qui fut occupée durant plusieurs décennies par les anglais, et qui fut jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, une place convoitée et en permanence menacée. Les gravures du XVII^{ème} ne représentent-elles pas l'Abbaye sur fond de tempête et de navires, toutes voiles déployées ?

La préoccupation commune des Ministères de la Guerre et de la Marine fut principalement d'empêcher les débarquements aux extrémités occidentales de la Cornouailles et du pays du Léon. Il y avait aussi la volonté d'observer, de surveiller et de transmettre les informations ainsi recueillies. Ces préoccupations conduisirent à mettre

en place une unification des dispositifs de communication, ainsi que des dispositifs de fortification. Des procédés furent utilisés, qui se déployèrent sur ce qui, près de deux siècles plus tôt, préfigura le mur de l'Atlantique : la défense de la façade maritime occidentale de la France. Principalement sous l'action des réformes d'un infatigable voyageur au service du Royaume de France, le Maréchal de Vauban, on vit donc se construire des installations militaires modélisées, adaptées à une certaine technologie de la guerre. Cette modélisation se poursuivit jusqu'à la moitié du XIX^{ème} siècle, comme sur une lancée, préoccupée de compléter une carte de la défense des côtes, datant déjà de plusieurs décennies. Elle fut instantanément ruinée par l'apparition de l'artillerie rayée, par la précision et la portée que cette nouvelle technologie ouvrit dans le bombardement. C'est à cette toute dernière extrémité de la défense du littoral, que nous trouvons la batterie et le réduit de Saint Mathieu. Mais avant de détailler l'histoire des constructions que nous connaissons, il convient de préciser l'histoire du site.

Les similitudes, que cette gestion à l'échelle du territoire de la France a produite, eurent pour conséquence de subsumer les particularités de chaque site dans des considérations plus globales, des directives générales et s'étendant à plusieurs dizaines de kilomètres de côtes. C'est cela qui apparaît au niveau des archives militaires, où l'occurrence du nom de Saint Mathieu est rare, ou associée à des postes défensifs proches et de même nature : l'anse de Porsmoguer, l'anse et la plage d'Illien, les Blancs Sablons, la plage de Porz Liogan, de Port Fontaine, puis vers l'est, Saint Marzin, Les Rospects etc.

La description la plus précise que nous connaissons des installations militaires de la Pointe avant la fin du XIX^{ème} siècle est aussi l'une des plus anciennes : la gravure de Pierre Ozanne «Couvent des bénédictins à la Pointe Saint Mathieu» et conservée au Musée de la Marine (XVII^{ème}) ; couvent des bénédictins vu depuis une batterie décrite avec précision, où se tiennent trois personnages : un premier militaire se livre à des mesures (de balistiques ?), un second converse avec un moine adossé à un canon. S'agit-il d'une simple rencontre de bon voisinage ? Paul Cheval, dans un mémoire sur la Pointe Saint Mathieu, suggère que les moines étaient amenés à diriger des hommes de la paroisse, pour assister la milice garde-côtes. Deux canons en tout, pointés différemment et montés sur leurs affûts, un sol pour le roulage des pièces, cinquante cinq boulets, rangés en pyramide. Où se trouve la poudre pour nourrir les pièces ? Un magasin devait exister à proximité, peut-être confondu

avec un poste pour le séjour des hommes. Il ne peut s'agir que du site de notre étude, séparé pareillement de l'abbaye par un bras de mer, et ayant sur le couvent une vue en tous points semblable. On distingue à l'actuel emplacement du sémaphore, un baraquement surmonté d'un large drapeau. Il s'agit d'un ancêtre du sémaphore que nous connaissons aujourd'hui, ce qui renforce le caractère de permanence dans l'occupation du site à travers l'histoire.

Un mémoire du 15 juin 1695 émanant du Dépôt Général des Fortifications, établit un bilan des travaux à effectuer sur «Les ouvrages pressés de Brest et les plus convenables à sa sûreté». Le projet du document est d'établir une liste d'instructions pour l'implantation de pièces d'artillerie, et estimatif y afférent. Parmi les directives, il convient d'achever toutes les redoutes commencées du Conquet». Il faut entendre «de la place fortifiée du Conquet, comprenant les sites liés à sa défense». La batterie de Saint Mathieu en fait partie, ainsi que toutes celles qui défendent les points de débarquement potentiels et rares que compte la côte. Le scénario ? L'ennemi fait une descente en un point non défendu de la côte, puis s'empare de Lochrist et prend Le Conquet ainsi que les différentes batteries à revers. Il poursuit vers Bertheaume puis vers Recouvrance et enfin Brest qu'il attaque au mortier et à la bombe et achève en l'incendiant. L'auteur s'inquiète également d'attaques menées nuitamment, directement par voies de mer, à l'aide de navires à voiles noires et se laissant dériver dans la rade.

Il est certain que l'hypothèse implique une certaine témérité de la part de l'ennemi. L'auteur du mémoire se justifie en disant «que dans toutes les actions de guerre, l'on risque toujours un peu quand l'objet est grand». La batterie de la Pointe défendait donc une plage de débarquement potentielle, dans l'anse du Goazel. A quelques centaines de mètres au nord, une autre batterie plus importante défendait Porz Liogan, pour laquelle on préconisa en 1754, l'installation de trente pièces de canons, quatre mortiers et une garnison de deux cents hommes. Rien de tel pour Saint Mathieu, car l'on mise d'autant moins que l'enjeu est faible. Quatre bouches à feu y étaient prévues.

L'objectif est simple : si une montée à la côte survient, obliger l'ennemi à mouiller plus loin, faire feu au canon sur les chaloupes «afin d'en interrompre la marche, troubler leur ordre et y porter la confusion». L'action est appuyée au sol par des troupes, provenant de bataillons stationnés au Conquet, à Saint Renan ou Plouzané.

Cette préoccupation de renforcer les postes avancés défendant Brest sera présente encore de nombreuses années, jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle. En l'an 5 de la République, il est question, dans une lettre du

Commandant des Armes au Ministre de la Marine et des Colonies, d'établir deux batteries de deux pièces chacune, l'une sur la Pointe Saint Mathieu, l'autre sur la Pointe Saint Marzin.

La chute de l'Empire conduira à partir de 1815 à l'arrêt des travaux de fortification des côtes. Suite à l'armistice, on interrompt sur le champ toute dépense. Peut-être la Pointe Saint Mathieu était-elle destinée à recevoir l'une des redoutes ou tours modèles de Napoléon (1813), comme ce fut le cas à la Pointe des Espagnols, et à la presqu'île du Toulinguet (1812). En 1806, une correspondance entre les Ministères de la Guerre et de la Marine révèle un défaut d'entretien, alors qu'il est question de mutation des bâtiments en direction du Ministère de la Guerre. La carte des ingénieurs géographes établie par Gaultier de Kervéguen en 1771-1772, bien que fort précise, ne signale aucune installation sur le site. Quelle était la nature de l'installation militaire à Saint Mathieu avant le milieu du XIX^{ème} ? Le cadastre de 1840 nous en donne une image précise : une batterie semi-circulaire appuyée contre une parcelle du nom de Boudou Bras (le grand champ des habitations). Il confirme le document établi à Brest en 1817 par F. Paulin, capitaine de 1^{er} classe, intitulé «Batterie de Saint Mathieu» (document reproduit en annexe). Y sont représentées une grande batterie (emplacement de l'actuel sémaphore) et une petite (notre site d'étude), ainsi qu'un magasin et un logement pour le gardien (peut-être du sémaphore). Mais ces équipements avaient certainement souffert du défaut d'entretien déjà évoqué plus haut, dès 1806 et aggravé par la chute de l'Empire. Défaut ayant eu pour conséquence de très mauvaises conditions de stationnement pour les troupes. En 1820, le procès verbal de remise au Ministère de la Guerre, des fortifications, forts et batteries de la rade de Brest est signé entre le commandant de la Marine au port et arrondissement de Brest et le commandant du Génie Militaire de Brest et dépendances. Nous pouvons supposer que la batterie de Saint Mathieu est comprise dans cette mutation. Toutefois, elle n'apparaît pas dans l'inventaire.

Après la chute des Bourbons en 1830, une reconstitution de l'appareil militaire se met en place. La période de paix ne fait pas oublier la nécessité d'assurer la défense des côtes. Le 14 mars 1841, un rapport reçu par le Maréchal Sault, Ministre de la Guerre, fait état de l'état critique de la défense littorale. Une commission mixte d'armement des sites est alors constituée, en vue d'établir une reconnaissance locale exhaustive et un bilan du matériel existant, de proposer un plan de priorité de travaux, et une normalisation des armes. Le grand nombre des opérations envisagées amena à établir des plans types. Une version amendée est enfin approuvée le 31 juillet

1846. Elle propose deux types de réduits : des tours, et des corps de garde, qui seront préférés aux tours pour leur coût inférieur et leur protection plus aisée. Trois tailles existent dans chaque modèle : 20, 40 ou 60 hommes, pour servir respectivement 4, 8 et 12 pièces d'artillerie. Ces réduits sont associés à des batteries, c'est à dire des esplanades maçonnées et talutées, pouvant recevoir des canons et des mortiers. En cas de danger, les pièces sont mises à l'abri à l'intérieur du bâtiment, organisés pour soutenir un siège. Mais le bâtiment a aussi une fonction de stockage des armes en temps de paix, où elles sont rangées selon un plan-mode d'emploi méticuleusement établi. Des meurtrières scandent la partie inférieure des murs et le parapet de la terrasse, et permettent de viser jusqu'à la porte, défendue d'un pont-levis. Des bretèches équipées de mâchicoulis permettent de défendre la base des murs. Les grandes ouvertures semi-circulaires, visibles sur les modèles, étaient adaptées selon les circonstances. Les contraintes du «défilement» (protection par rapport à la trajectoire des obus) purent conduire à quelques variations. Elles étaient associées à des volets blindés. Les formes sont toutefois assez rigides, et furent appliquées de façon stricte. Peu de place pour la créativité des chefs de travaux. La rigidité du premier «catalogue» conduisit à ajouter, en 1861, cinq nouvelles tailles (dont 30 et 50 hommes). Ces modèles furent diffusés en Bretagne (Ile d'Houat, Ile d'Aber, Belle-Ile en Mer), mais connurent également des applications dans la défense terrestre (à Pontarlier notamment).

Les dernières constructions de réduits de batterie de côte type 1846 furent réalisées en 1862. L'avènement de l'artillerie rayée, par la portée et la précision nouvelle des tirs qu'elle permit, rendit brutalement obsolète ces ouvrages.

Ce patrimoine depuis se perd : certains exemplaires ont été détruits ou arasés, nombreux sont ceux à l'abandon. Quelques-uns servent de résidences balnéaires, telle la villa de Sarah Bernhardt à Belle-Ile en Mer. Pour le public, la relation entre forme et fonction est là imperceptible.

Concernant le réduit de Saint Mathieu, l'atlas des bâtiments militaires de la direction de Brest donne des informations précises et, en deux points, encore obscures :- désignation : batterie de Saint Mathieu. La mention «réduit» est rayée de rouge.- date de construction : 1852.- appartenance : la mention « à l'état » est rayée.- destination actuelle : caserne d'artillerie.- contenance : 1 officier et 30 hommes. Magasin à poudre de 4400 kg.- observations : en bon état. Magasin à poudre de 4400 kg, citerne de 15 m³. En rouge, la mention « concédé à la Marine. Remise le 1/1/1919 ». - suivent le nom des locataires, la superficie, la

redevance annuelle et la date du procès verbal d'affermage : 25/04/1859. C'est au environ de 1860 qu'il faut situer la rédaction du document. La date gravée sur le fronton du réduit est incomplète : 185? On peut supposer qu'il s'agit d'un 2, pour 1852. Pourtant, ce n'est qu'à partir de 1861 qu'apparaissent les réduits pour 30 hommes. Aussi s'agit-il peut-être d'une adaptation du modèle de 1846, proche du type « 40 hommes », avec des dimensions propres (10,50m sur 19,00m). Une fiche technique de 1959, émanant de la Préfecture Maritime, donne 1859 pour date de construction, sur un modèle de 1860 ! Nous ne retiendrons pas cette information, associée à d'autres données que les relevés ont immédiatement infirmés.

Nos recherches ont suivi une piste souvent parallèle à l'histoire du sémaphore et d'autres batteries, situées plus vers l'est. Au cours du XX^{ème} siècle, le site fut équipé de deux canons, toujours en place et très oxydés. La date d'implantation n'est pas connue. Au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, une tour allemande d'observation en bois fut dressée. En témoigne le dessin d'un militaire français. Pour ancrer la tour, des souches en béton furent coulées, sur l'emprise de la batterie et de son merlon. Si donc la présence de l'abbaye et de ses richesses, l'escalade qu'elle offre, furent des points importants dans l'histoire du site, c'est, à partir du XVII^{ème} siècle, sa proximité avec une place militaire majeure qui déterminera son destin. Ce déterminant géographique est toujours présent : le sémaphore de la Pointe Saint Mathieu, outre qu'il porte une assistance aux navires croisant dans les parages, assure également une surveillance de la rade de Brest et du site hautement stratégique de la presqu'île de Crozon.

La stèle commémorative

C'est dans ce passé récent qu'un monument commémoratif a été implanté sur le site, dans la période entre-deux-guerres. Il fut inauguré le 17 juin 1927, en présence notamment du Ministre de la Marine Georges Leygues et de Monseigneur Duparc, Évêque de Quimper. La cérémonie inaugurale rassembla une foule importante, promettant le lieu de mémoire à un destin national. Toutefois, l'avenir ne lui réserva pas la place escomptée et tant attendue par ses initiateurs.

Description des différents composants de l'esplanade

La batterie construite à la Pointe Saint Mathieu est constituée de trois niveaux que nous désignerons par plateau bas, plate-forme à canon et plate-forme supérieure. Cette dernière se présente sous la forme d'un plan étirée d'une centaine de mètres de longueur, formant quatre segments. Une partie centrale, globalement orientée nord-

sud, est constituée d'un sol de moellons et d'un muret de soutènement, côté est. Les deux extrémités nord et sud de la plate-forme sont en terre. Elles reviennent vers l'est et achèvent ainsi de protéger la place des «coups dangereux». La face occidentale de cette esplanade est talutée, recouverte d'herbacées, et s'achève sur la falaise. A l'est, la plate-forme supérieure est bordée d'un muret en moellons de micaschiste. Au nord de la plate-forme à canon, deux rails semi-circulaires en métal sont visibles. Ils constituaient les chemins de circulation des roues arrières des affûts de canon, permettant leur rotation autour de la cheville ouvrière.

Le réduit de batterie situé en retrait, à l'est des plates-formes, permettait de recevoir les armes et de protéger les hommes et le matériel en cas d'attaques. La construction servait plus couramment de poste de stationnement de la troupe et du matériel. Relié à la batterie par une rampe créée par déroctage, le réduit est situé à 25 mètres à l'est de l'ouvrage, avec un dénivelé de 4 mètres. Pour sa protection, le réduit a été encaissé dans le sol, et entouré d'une douve étroite et de faible profondeur. Le plan de l'ouvrage est rectangulaire, de 19,20m sur 10,40m, et est orienté nord-sud. La hauteur totale à partir du sol intérieur est de 6,01m. Les façades sont chacune dotée de meurtrières, de baies en arc de cercle et de deux bretèches, montées sur arc segmentaire. Le réduit se compose d'un niveau de salles, surmonté d'une terrasse. L'unique porte d'accès ouvre au nord. Elle était équipée d'un pont-levis, aujourd'hui disparu. Le plan intérieur est composé sur une double symétrie axiale. De part et d'autre de l'entrée, deux salles voûtées de petite taille, servant de cuisine, avec meurtrières donnant sur le pont-levis et au droit de la porte. Des caves s'étendent sous cet ensemble, actuellement comblées par des moellons. Elles accueillait notamment la citerne collectant les eaux de pluie. Puis, suivent les deux grandes salles, servant de dortoir des troupes et de magasin à vivres. Ces deux salles étaient divisées par des cloisons en bois. L'emplacement des poteaux porteurs est bien visible, au sol comme sur la voûte. La première salle est toujours équipée de l'échelle de meunier permettant de gagner la plate-forme. C'était, en cas de succès de l'attaque ennemie, le dernier point de refuge des troupes qui, de là, pouvaient harceler l'attaquant : après avoir retiré l'échelle, les mâchicoulis et la couronne de meurtrières permettaient de porter encore quelques coups. Toutefois, privée d'eau et de vivre, la résistance des soldats devait être de courte durée. Les différents motifs de cette organisation rappelle la défense médiévale, aspect que développe Philippe Truttmann dans son ouvrage.

A l'extrémité du bâtiment, on retrouve les deux salles latérales de petite taille, l'une utilisée pour le stockage de

la poudre, l'autre comme chambre du gardien de batterie. Une permanence était en effet assurée, en l'absence de conflit, pour prévenir le vol du matériel. Le volume central flanqué de ces deux salles, comporte une baie au sud. Les salles latérales étaient percées de deux événements.

THIERRY MERCADIER